

Les territoires des nouveaux idéologues

LE MATIN | 25.07.1979 | Jean Bothorel

La vie parisienne présente, parmi d'autres, un avantage considérable : on y peut critiquer des livres sans les avoir lus, discuter des films sans les avoir vus, pourfendre des gens sans les avoir jamais rencontrés. L'affaire de la nouvelle droite est la dernière illustration de cet état d'esprit. C'est devenu un événement avant même que le débat ait commencé. Celui-ci, du reste, aura-t-il jamais lieu ? Seuls pleuvent — et continueront de pleuvoir — d'ici et de là les anathèmes, les invectives, les exclusives... A peine les médias s'étaient-ils bruyamment agités autour du phénomène « Nouvelle Droite » qu'ils s'employaient aussi brutalement, à de rares exceptions près, à le renvoyer à sa niche, sous l'écriteau : « Attention, chiens méchants. »

Ce n'est donc pas sans un zeste de frayeur que nous avons entrepris d'explorer le dangereux territoire de la Nouvelle Droite, de converser avec ses représentants — certains n'ont-ils pas été traités de nazis ? — et d'ouvrir ses ouvrages et ses revues un peu comme nous lisions, au collège Saint-François, *Histoire d'O* et *L'amant de lady Chatterley*.

Géographiquement, le parcours d'un tel voyage est simple et ne sort pas des frontières de la capitale. La première étape qui s'impose, c'est, bien sûr, le siège du G.R.E.C.E., 1, square La Bruyère. Appartement bourgeois, décoration froide, légèrement spartiate, bureaux design. « *Vous êtes le premier journaliste à nous rendre visite, c'est gentil !* », lancent Roger Lemoine, quarante-neuf ans, ingénieur agricole, président du G.R.E.C.E., et Hubert de Mirleau, trente-six ans, publiciste, secrétaire général adjoint, chargé des problèmes financiers. Lemoine a l'allure du bon Français moyen. Il parlera très peu. Mirleau, celle du gendre idéal d'une bonne famille bourgeoise.

« *Vous remercieriez de notre part le Monde et le Nouvel Observateur... Voilà en effet dix ans que nous existons et nous attendions ce jour qui nous sortirait enfin de l'ombre. C'est fait.*

Pourquoi maintenant ? Nous l'ignorons. En tout cas, la vieille extrême droite qui nous déteste, style N.A.F. (Nouvelle Action française) ou les milieux catholiques intégristes, arrose la presse de dossiers contre nous. Ne sommes-nous pas les néo-païens, les défenseurs de l'avortement ? Nous avons aisément retrouvé leurs arguments dans les différents articles parus ces dernières semaines. C'est assez drôle ... »

Le G.R.E.C.E. se définit comme une « *société de pensée* » dans la tradition de celles qui foisonnaient au XVIII^e siècle. « *Notre ambition est de réhabiliter un certain nombre de valeurs que nous jugeons nécessaires au maintien de la civilisation, explique Mirleau. Parmi ces valeurs, il y a l'audace, le dynamisme, le droit à la différence qui exclut l'égalitarisme, l'ordre enfin qui conditionne la hiérarchie. Je ne parle pas, bien entendu, de l'ordre policier mais de la notion d'ordre avec un O majuscule qui est le produit d'une vue du monde cohérente. Ces valeurs font, en réalité, référence aux lois de la vie; celles-ci sont aussi évolutives que complexes et c'est pourquoi nous n'avons pas de position dogmatique sur quoi que ce soit ... Si nous avons un dogme, c'est de ne pas en avoir.* »

Pierre Vial, trente-quatre ans, agrégé d'histoire, maître assistant à l'Université de Saint-Etienne, secrétaire général du G.R.E.C.E., confirme cet antidogmatisme : « *Nous contestons tous les réductionnismes, c'est-à-dire les schémas univoques qui cherchent à expliquer globalement la société. Par exemple les rapports de production chez Marx, la libido chez Freud, la loi du marché chez Adam Smith et son école libérale, le biologisme, etc. Pour nous, il n'existe aucune clé d'explication. Au fond, nous sommes très relativistes. Si, dans l'état actuel de nos recherches, nous estimons que les racines culturelles de l'Europe se situent d'abord à Rome et à Athènes, nous ne voulons imposer à personne cette vision de l'Histoire! Nous sommes contre le diktat : " Ou Athènes, ou Jérusalem " dans lequel veut nous enfermer quelqu'un comme Bernard-Henri Lévy. Pour moi, Janus (1), le dernier livre d'Arthur Koestler, est le modèle d'une réflexion vers laquelle nous devrions tous tendre.* »

Dans Janus, Koestler reprend ses thèmes favoris, et en particulier, sa lutte farouche contre, précisément, tous les « *réductionnismes* », que ceux-ci soient marxiste, behavioriste, freudien, scolastique ou néo-darwiniste. Décidément, ces « *affreux* » de la Nouvelle Droite ne seraient-ils que d'honnêtes citoyens qui ne veulent pas mourir idiots ? Ces thèmes de la « *différence* », de l'« *anti-égalitarisme* », et de l'« *ordre* » ont néanmoins des vertus que tout pouvoir un peu musclé n'hésiterait pas à récupérer. La politique politicienne peut-elle - si elle ne l'a déjà fait - embrayer sur le travail de défrichage du G.R.E.C.E. ? On susurre volontiers que Michel Poniatowski aurait été invité, pour la rédaction de son ouvrage *L'avenir n'est écrit nulle part*, à puiser abondamment dans les publications du G.R.E.C.E. : *Etudes et Recherches*, *Éléments*, et aussi dans une revue qui lui est très proche, *Nouvelle Ecole*. D'aucuns sont allés jusqu'à prétendre que certains membres du Groupement auraient aidé l'ancien ministre de l'Intérieur à tenir la plume. « *C'est absolument faux*, dit Pierre Vial. *En réalité,*

nous avons songé un moment à dénoncer l'entreprise de pillage de Poniowski. Et puis, on s'est dit qu'il n'était pas une si mauvaise rampe de lancement pour nos idées ... Pour le reste, il est exclu que nous soyons aspirés ou digérés par un quelconque mouvement politique. Pour nous, le culturel conditionne le politique, c'est ce que nous appelons " la métapolitique "; et c'est à travers Gramsci que nous en sommes venus à cette lecture de l'Histoire. D'ailleurs, je suis ravi que des giscardiens et des centristes aient pris nettement position contre nous : cela clarifie les choses. » La seconde étape est ascensionnelle. C'est une étape de montagne : une visite à celui qui passe pour le penseur et l'homme orchestre de la Nouvelle Droite, Alain de Benoist, trente-quatre ans. Il reçoit aux éditions Copernic, 13, rue Charles-Lecocq. La presse a eu pour lui, dans le blâme comme dans l'éloge, les adjectifs les plus insensés. Alain de Benoist est un journaliste doué d'une étonnante mémoire et d'une culture générale assez stupéfiante. Rien d'autre ; ce qui n'est déjà pas si mal. Il a les traits tirés et a perdu cette rondeur soignée qui pouvait passer pour de la suffisance : « On m'a mis des bottes aux pieds, un casque prussien sur la tête et une croix gammée en sautoir (...). Certains me collent aussi le béret basque de la vieille droite. Conclusion : impossibilité absolue de débattre. Quand Lévy me dit : " Je suis plein de haine pour vous " que puis-je répondre ? Demander pardon ? Mais de quel crime ? Mes détracteurs m'ont-ils seulement lu ? Je ne suis l'héritier de rien. Je ne me retrouve dans aucune des droites de René Rémond (2). Et surtout, j'affirme, puisque les plus viles calomnies me contraignent à le faire, que je suis antitotalitaire. Je me sens très xénophile et, sur ce point, les attaques de mes adversaires me touchent beaucoup. Tout ce que j'exècre, c'est la xénophobie française, cette incapacité à se confronter à un esprit qui n'est pas le sien. »

Dans un article intitulé « L'ordre », et paru bien avant l'agitation actuelle, Alain de Benoist écrivait : « Tout totalitarisme est haïssable - quelle qu'en soit la couleur -, y compris les totalitarismes " aimables " de la seconde moitié de ce siècle, qui reposent sur la fausse objectivité, la permissivité contrôlée, l'autocensure et la persuasion clandestine : le bruit des bottes n'est pas plus appréciable quand lesdites s'enveloppent de chaussons feutrés. » Ce qu'il y a d'ailleurs de remarquable, avec les totalitarismes, c'est qu'ils n'ont même pas l'avantage de l'efficacité. Toute loi exige un consensus pour pouvoir être appliquée. Si, dans une société, personne ou presque n'admet la loi, aucune répression ne sera assez forte pour l'imposer longtemps. Ou bien ce sera au prix d'un complet dépérissement de l'organisme social. Nous avons défini l'Ordre comme un ensemble de formes, de normes et de relations. Or, le politique, pour mettre en forme la société, doit prendre en compte la diversité humaine; il ne peut créer une forme vivante qu'en respectant cette diversité. Il devient totalitaire dès qu'il nie la diversité et pratique une réduction ad unum (3). »

Pourquoi donc ce personnage dérange tant l'intelligentsia ? A vrai dire, c'est très mystérieux. « Je ne cours pas les salles de rédaction, je lis les livres dont je parle, on me voit peu et on ne vient pas me voir (...). J'éprouve du plaisir à travailler. Je suis un maniaque du papier, un collectionneur un peu dingue ! J'essaie de regarder - je ne dis pas lire ! - une dizaine de bouquins par jour dont la moitié de langue anglaise, allemande ou italienne. J'ai des correspondants dans de nombreux pays qui me signalent tel ou tel ouvrage et me font des notes de lecture (...). Je crois qu'aujourd'hui il nous faut être aux carrefours des mouvements d'idées. Dès lors, le rôle du journaliste est un peu celui du " synthétiseur ". C'est ce que j'essaie d'être avec mes moyens. Un journaliste théoricien. »

Alain de Benoist est inclassable. Il a ce tempérament agonial, c'est-à-dire qu'il aborde de nombreux sujets sans l'apriorisme d'un angle d'approche. S'il n'a pas le cursus universitaire et examincratique qui pourrait l'autoriser à parler, il porte plusieurs casquettes qui lui donnent, malgré tout, de la voix : chroniqueur au *Figaro-Magazine*, responsable de *Nouvelle Ecole*, directeur littéraire des éditions Copernic, membre influent du G.R.E.C.E. et, de ce fait, un des principaux collaborateurs des revues du mouvement.

Était-il pour autant nécessaire de coller à ce passionné de cinéma, de polars, de bandes dessinées des étiquettes de raciste, fasciste, voire nazi ? « Quand de tels mots sont lâchés à l'encontre d'un homme, sans la preuve d'une argumentation solide, il y a tout lieu de s'inquiéter ! On dit et on écrit n'importe quoi. Dernier exemple : on prétend que je me cache derrière Robert de Herte. C'est faux. C'est un pseudonyme collectif, comme il en existe dans tous les journaux ou revues. Je n'ai qu'un seul pseudonyme, celui de Fabrice Laroche. » Troisième étape, on redescend dans les calmes plaines de la politique telle que nous l'aimons tous : le Club de l'Horloge, 24, rue de Monttessuy. Au fond de la cour à droite. Yvan Blot, trente et un ans, Richard de Maismont, vingt-cinq ans, sont là. Bruno Mégret, trente ans, viendra quelques minutes plus tard les rejoindre. Mornes locaux, du modèle « antichambre de ministère ». Et c'est bien avec de futurs ministres que nous avons, ici, à converser. La mise est soignée, la raie du cheveu aussi nette que le costume de flanelle bien taillé.

Le Club de l'Horloge est né en 1974, à l'initiative de quelques jeunes énarques, dont Yvan Blot, inspecteur de l'administration au ministère de l'Intérieur. Il compte aujourd'hui 120 adhérents qui ont entre vingt-cinq et trente-cinq ans et sont diplômés de l'E.N.A. (un tiers), de Polytechnique (un tiers), ou d'une autre grande école, jusqu'à

l'explosion de la Nouvelle Droite dans le ciel de Paris, force est d'admettre que l'on ne se bousculait pas sous « l'Horloge ». Désormais le Club est Jancé. Onze inscriptions ces derniers vingt jours. Cette opération publicitaire n'est pas - vraiment pas du tout - du goût des « Horlogers » : « *Nous sommes tous des républicains*, affirme d'emblée Yvan Blot. *Soit des gaullistes, comme moi (je travaille avec Devaquet), soit des giscardiens. Nous avons aussi quelques radicaux.*

Nous sommes un club politique qui se propose d'être un laboratoire d'idées pour l'actuelle majorité. Un peu ce que fut jadis le Club Jean-Moulin à la gauche. Nous n'avons rien à voir ni avec la Nouvelle Droite ni avec le G.R.E.C.E. (...). L'ambiguïté est née d'un truc (Blot use fréquemment du mot « truc ») simple : en 1969, à Sciences-Po, je m'occupais avec le frère de François d'Orcival (4) du Cercle Pareto et il m'est alors arrivé de collaborer à certains travaux du G.R.E.C.E.

Depuis, je n'ai entretenu aucune relation avec le Groupement. D'ailleurs, ici, nous sommes entre hauts fonctionnaires ou cadres supérieurs et j'avoue que certains trucs de Nouvelle Ecole sur les Celtes, les Indo-Européens ou Wagner nous font plutôt rigoler (...). C'est vrai que nous avons écrit un livre, la Politique du vivant, qui, à l'instar d'Alain de Benoist, tente de marier données biologiques et analyses politiques. Mais la Nouvelle Droite n'a pas le monopole de ce genre d'approche, que je sache ! A gauche aussi vous avez beaucoup d'intellectuels qui se penchent sur ces trucs-là, tels Edgar Morin, Julien Cheverny, etc. D'autre part, ce qui a inspiré nos travaux, ce n'est nullement le G.R.E.C.E. mais l'ouvrage de Joseph Fontanet, le Social et le Vivant (5). Donc, le rapprochement avec la nouvelle droite nous est moralement et politiquement intolérable. »

Le Club de l'Horloge voudrait renouveler la tradition républicaine. Ces trois charmants jeunes hommes, un peu brouillons dans leur formulation, rappellent en effet les néo-radicaux plus que les néo-fascistes. Leur idéologie ? « *Nous sommes des disciples de 89 : la nation, les libertés, la primauté de l'homme ... Mais pas de 93 !* » Et la révolution de 1848 ? « *Ah oui, bien sûr, la fraternité !* » Yvan Blot, qui vient de lire l'admirable livre de Jean Plumyene, les Nations romantiques (6), y puise avec une chaleur touchante de beaux arguments pour sa démonstration. C'est vrai, il aime 1789 et son cri « *Vive la nation !* ». Lui et ses amis sont des braves. Laissons-les grandir en paix. Ils sont aussi nouvelle droite que nos arrière-grands-pères étaient nouvelle gauche. Quatrième et dernière étape : le *Figaro-Magazine*, fusée porteuse de la Nouvelle Droite. Louis Pauwels, en vacances, ne peut nous accueillir. Patrice de Plunkett, trente-deux ans, de la rédaction en chef, nous ouvre grands les bras. « *Une opération fantastique. Hersant est ravi. J'espère que d'autres canards prendront le relais du Monde et de l'Obs pendant les vacances, sinon tout est à recommencer en septembre. Il faut maintenir la pression. La Nouvelle Droite déclenche des passions, eh bien, c'est tant mieux ! Nous souhaitons un débat loyal, mais alors que l'on ne vienne pas nous tirer dessus à vue, en déterrants les fantômes du nazisme, du fascisme, de l'antisémitisme, etc.* »

Voilà. Chacun est décidément plein de bonnes intentions. Est-ce légèreté que d'avoir regardé d'une manière un peu cavalière cette nouvelle droite qui provoque les transes de l'été 1979 ? Il est vain, voire dangereux, de dire qu'elle est le diable. Elle agite des sujets qui dérangent, elle attrape tout ce qui passe à sa portée : la biologie, l'eugénisme, la génétique, l'éthologie, l'anthropologie, etc., pour nourrir son « combat culturel pour une renaissance de l'Europe ». Ce cocktail d'idées, de convictions, de découvertes, les unes scientifiques, les autres pas, produit évidemment une bonne dose de scories. On se jette à la tête qui Georges Dumézil, qui Konrad Lorenz, qui Jacques Monod, qui Robert Ardrey ; mais, dans la classe politique française, qui s'est soucie réellement de ces travaux et de ces ouvrages ? Autour de la Nouvelle Droite, c'est Barnum-Circus qui continue de nous offrir gratuitement son spectacle.

En fait, s'il existe un problème quelque part, n'est-il pas aussi simple à formuler que difficile à résoudre : la Nouvelle Droite, à l'ère des ordinateurs, vient nous proposer une lecture qu'elle veut « *lucide* » de l'Histoire. Elle regarde « *froidement* » nos sociétés et, comme tout un chacun, elle voit des races, des inégalités, des hiérarchies. Pour elle, cette Histoire « *n'a pas de sens* ». Elle est sphérique. Seul l'homme, Prométhée parmi les animaux de la Terre, peut lui en donner un. C'est une option idéologique.

Pour d'autres - les chrétiens, mais aussi les marxistes -, l'Histoire « *a un sens* ». A l'homme d'œuvrer dans ce sens qui est celui du progrès de l'humanité. Nos destins ont une « finalité », un « but ». Dieu et la Rédemption pour les uns. Et, pour les autres, le salut terrestre par la Cité sans classes. C'est une seconde option à laquelle se rattachent les familles politiques françaises, des libéraux à la gauche.

Deux philosophies face à face. Peut-être le temps est-il venu que nous puissions en débattre sans renouer avec les barbaries d'un récent passé, et nous interroger avec la même sérénité que George Bernard Shaw : « *Que m'a fait la postérité pour que j'aie des devoirs envers elle ?* »

Jean Bothorel

- (1) Editions Calmann-Lévy.
- (2) Dans *La Droite en France* (Editions Aubier), un classique de l'histoire des idéologies politiques, René Rémond retient, dans l'apparente confusion multiplicité des droites, trois courants : la droite contre-révolutionnaire, qui emprunte sa doctrine aux ultras de la Restauration ; la droite orléaniste, conservatrice et libérale; la droite nationaliste, enfin, dont le bonapartisme est un précurseur.
- (3) Dans *Études et Recherches*, janvier 1977.
- (4) François d'Orcival, membre du G.R.E.C.E. et rédacteur en chef de *Valeurs actuelles*
- (5) Editions Plon.
- (6) Editions Fayard. Un livre qui concilie la rigueur, ta connaissance et la beauté de l'écriture.